

## Avant-propos

### La distance, objet géographique

« Quand la vapeur sera perfectionnée, quand unie au télégraphe et aux chemins de fer, elle aura fait disparaître les distances, ce ne seront pas seulement les marchandises qui voyageront, mais encore les idées rendues à l'usage de leurs ailes <sup>1</sup>. »

Dans ses conclusions des *Mémoires d'outre-tombe*, l'auteur d'*Atala* évoque les changements opérés durant sa vie. Parmi ceux-ci, les progrès techniques qui bouleversent le rapport à l'autre et modifient l'appropriation de la Terre par les hommes. De ce bilan et de cette prospective, l'auteur, contemporain de Chappe, inventeur du télégraphe en 1791, perçoit que les hommes semblent s'affranchir de la distance, permettant ainsi la diffusion de la pensée.

La réalisation d'un numéro d'*Atala* sur la distance en tant qu'objet géographique pouvait apparaître à la fois dénuée de fondement, tant cette dernière est omniprésente dans la discipline, va de soi et ne mérite pas *a priori*, comme le souligne Roger Brunet, que l'on s'y attarde, et trop ambitieuse car démesurée et dépassant le cadre du numéro de cette revue. Et pourtant, comme le souligne d'emblée Jacques Lévy dans son article, « la distance [...] c'est l'enjeu même de la géographie ».

Dès lors, il importait de rechercher cette distance tant d'un point de vue étymologique, épistémologique que didactique (« Les chemins géographiques de la distance »). De ces pistes, se dégagent des modèles classiques de la géographie qui, revisités par le prisme de la croissance urbaine et de la vitesse, montrent la nécessaire prise en compte du temps dans l'espace (« Des modèles de la distance à la "distance" vis-à-vis des modèles : la distance, ou les temps de l'espace ? »). La distance est spatiale, la distance est aussi sociale. L'homme n'a de cesse de franchir l'une et de rechercher à s'en affranchir, tandis que l'autre résiste, voire se creuse. Si les marchandises voyagent, comme le prédisait Chateaubriand,

---

1. CHATEAUBRIAND (François René de), *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, Paris, Hachette, 1955, p. 204.

bien des distances séparent encore les hommes («Distances à franchir, distances à abolir»).

Enfin, les relations entre les hommes posent justement la question de la proximité et de l'éloignement par rapport à l'autre. Si l'approche géo-historique montre que l'éloignement produit de la diversité et la proximité du lien, il s'avère que l'interrogation sur la notion de distance devient d'autant plus pertinente que le processus de mondialisation s'accélère, brouille la lisibilité de nos distances habituelles, bouscule la perception de notre positionnement dans le monde. Par là même, il invite à la prospective («Être au monde : être loin, être proche de l'Autre»).

Qu'est ce que la distance? Par quels chemins parcourt-elle la pensée géographique? Si la distance répond à une définition simple dans les dictionnaires, Roger Brunet nous révèle que la distance est riche de sens : bien plus qu'une longueur, un intervalle entre deux lieux, elle est *l'entre deux lieux*, la substance même de l'espace. Elle se révèle par la mise en relation entre ces lieux, c'est pourquoi elle n'existe que par la relation sociale. Penser la distance en géographie, c'est penser l'interaction sociale, en quelque sorte. On comprend alors que la distance constitue pour la géographie un concept central comme nous le montre Denise Pumain dans son essai sur la distance et l'espace géographique. Un concept qui s'est construit en empruntant les chemins d'autres disciplines comme la psychologie et les mathématiques, mais qui ouvre la voie à des champs d'investigation féconds, et qui, implicitement ou explicitement, se trouve au cœur de la démarche explicative en géographie : bien des modèles géographiques, et des plus pertinents, sont fondés sur le concept de distance.

C'est pourquoi on ne peut que s'étonner, avec Olivier Andrieu et Jean-Michel Bernardin, de la relative absence de ce concept dans la géographie scolaire, une illustration, s'il en est, de l'ambiguïté de la place de la distance en géographie : évidente au point d'être transparente, centrale mais jamais érigée en objet. Il reste un chemin à parcourir pour que la distance prenne toute sa place dans la compréhension du monde et de ses nouveaux enjeux par les jeunes lycéens, dont les auteurs nous proposent quelques pistes pédagogiques.

De nombreux modèles géographiques prennent en compte, nous l'avons dit, la distance. Il était nécessaire de s'y arrêter. Deux articles se proposent de se pencher sur la portée de quelques-uns d'entre eux, dans une démarche critique : ils nous conduisent *des modèles de la distance à la «distance» vis-à-vis des modèles*, d'une certaine manière. Cette prise de distance ne doit pas être comprise comme une remise en cause, mais bien plutôt comme une relecture enrichie par la prise en compte

systématique d'un paramètre souvent négligé : le temps, indissociable de la distance. Ces deux articles posent, chacun à sa manière, un regard et une question sur la distance, renouvelés par l'introduction de l'influence du temps, mais d'un temps interrogé, lui aussi, dans ses différentes acceptions. Ils nous invitent à réfléchir à une reformulation de la distance : La distance, ou les temps de l'espace ?

Ainsi, Guy Baudelle et Estelle Ducom soulignent-ils que les modèles urbains (intra urbains) fournissent un corpus très riche et pertinent d'explications des modes de la croissance urbaine, fondées sur la distance à partir du centre. Pourtant, pour ne pas être invalidées, ces explications doivent être enrichies : la distance urbaine est modelée, modulée par les acteurs et les aménageurs de l'espace. C'est pourquoi la ville, au cours de sa croissance, hérite aussi en permanence des distances passées. Le modèle des ceintures limitrophes ou *fringe belts* complète et affine à d'autres échelles les modèles classiques par la prise en compte du temps.

Car il est vrai que « le temps modifie incessamment l'espace », comme nous le rappelle Jean-Pierre Marchand, qui cite les mots d'Élisée Reclus. Mais ici, il s'agit d'un temps considéré, d'abord, comme mesure et manifestation de la vitesse. L'analyse de la distance n'a de sens que rapportée à la vitesse par laquelle nous franchissons l'espace. Il est alors stimulant de revisiter le modèle des places centrales de Walter Christaller, à l'aune des vitesses différenciées. La distance est en ce sens une pratique de l'espace contrainte par le temps. Le chercheur n'échappe pas à la contrainte du temps, qui contextualise son discours, et celui du géographe sur l'espace est en permanence conditionné par les techniques d'appréhension des distances, tout aussi différenciées que les vitesses : la distance, objet de la géographie, est une distance perçue par le chercheur.

Le géographe est aussi un homme de terrain. L'un des meilleurs spécialistes du Brésil, Hervé Théry, en est un fin connaisseur : il en a parcouru les distances spatiales et éprouvé les distances sociales. « Distances à franchir, distances à abolir » s'ouvre sur l'analyse des trois défis liés à la distance que se doivent de résoudre les dirigeants brésiliens. En premier lieu, le défi de l'immensité, afin de maîtriser le territoire pour accéder au développement. Parallèlement, il faut « tenir la distance » c'est-à-dire poursuivre la marche vers le développement. Toutefois, ce dernier n'est possible qu'à l'impérative condition de réduire les distances sociales. De ces trois défis, Hervé Théry démontre que le plus difficile à relever et ce, à toutes les échelles, est le dernier.

La ville de Porto Alegre fournit à Nicolas le Brazidec l'occasion de nous convaincre de la mise à distance au sein de la société brésilienne, qui débouche sur une fragmentation de l'espace urbain dont le quartier de Restinga est un exemple achevé. Cette marginalisation, écrit-il, est

le résultat de logiques économiques inégalitaires, renforcées par l'action publique. Surtout, c'est le processus poussé d'autorelégation des populations qui interpelle le plus le lecteur.

*A contrario*, Eugénie Terrier montre que nombre d'étudiants combattent l'autorelégation en venant étudier dans les universités des pays riches. Toutefois cette volonté d'émancipation, de réduction de la distance sociale est un parcours semé d'embûches.

La distance fonctionne de fait comme un révélateur et un outil de notre positionnement dans le monde. «Être au monde : être loin, être proche de l'Autre». Dans cette perspective, Jacques Lévy dresse le constat de l'insuffisance de la réflexion théorique sur la notion de distance en géographie. En s'appuyant sur la pensée de Leibniz, il introduit les notions de métrique topographique et topologique, ce qui lui permet d'en appeler à sortir de la pensée euclidienne. Ce faisant, il constate que la gestion de la distance et la relation à l'autre s'opèrent selon trois modalités : la coprésence, la mobilité, la télé-communication. Enfin il s'interroge sur les effets du processus de mondialisation et de l'émergence de l'individu comme acteur.

C'est à partir des paramètres de mondialisation, d'instantanéité et de localisation que Jean Ollivro nous propose une nouvelle définition du concept de mondialité. Il démontre la radicalisation des bouleversements en cours par le biais des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC), qui fait suite aux mutations technologiques facilitant la mobilité des hommes depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Enfin, il nous offre une prospective stimulante à partir de quatre scénarios complémentaires, à l'appellation pour le moins originale, appelés à modifier, par le biais de la mobilité, notre rapport à la distance.

Si Jean Ollivro fait œuvre de prospective, Christian Grataloup replace le rapport à l'autre dans une perspective géohistorique. Il montre ainsi que le processus de babélisation est inhérent à la diffusion des hommes sur la planète au cours de l'histoire. Il explique que cette diffusion est loin d'être uniforme. Au-delà, l'auteur souligne que l'opposition entre sociétés sédentaires et nomades conduit à une diversification et un éloignement encore plus poussés des sociétés. Christian Grataloup en vient alors à se poser la question de la production du lien favorisée par la proximité des individus au sein d'une communauté et la réduction intra-sociétale de la distance. Il emprunte avec talent à Ibn Khaldoun le terme d'*'asabiya* pour désigner cette reproduction quotidienne de la proximité. La conclusion, très stimulante, montre que si la mondialisation, en diminuant les distances, rapproche les hommes, elle exacerbe paradoxalement la recherche de l'identité, l'être au monde.

Cette interrogation sur les liens entre identité et distance est l'un des fils directeurs de l'article de Philippe Pelletier, qui nous démontre que

le Japon est une distance en soi. Pour nous en convaincre, il fait appel à la dimension archipélagique du pays, à ses rapports avec la Chine, à l'identification à l'empereur, aux lieux sacrés ainsi qu'aux limites et frontières tant terrestres que maritimes dans une perspective spatio-temporelle. En fin de compte, Philippe Pelletier propose une analyse stimulante du Japon comme sujet anhistorique au sens nietzschéen du terme. En croisant ainsi la dimension géohistorique et géoculturelle, il nous invite à percevoir différemment le Japon, d'une manière à laquelle nous sommes, convenons-en, peu habitués.

Ce numéro d'*Atala* se propose de rassembler un bouquet de réflexions, d'offrir en quelque sorte un tour d'horizon, certes non exhaustif (les références bibliographiques sont là pour l'attester) mais ô combien stimulant pour le lecteur géographe ou non, de ce que la géographie peut nous apprendre sur la distance. En cela, en rassemblant les travaux d'universitaires chevronnés dont cinq auteurs de la *Géographie Universelle*, de deux professeurs expérimentés de lycée et de jeunes chercheurs, ce numéro espère répondre à l'esprit initial des fondateurs de la revue. À la lecture des articles et, eu égard à la production géographique sur ce thème, ce douzième numéro d'*Atala* trouve pleinement sa justification. Puissent les lecteurs être alors convaincus de la place de la géographie comme science sociale et l'objectif initial aura été dépassé!

Martine et Bernard GILBERT,  
*professeurs de géographie  
en classes préparatoires aux grandes écoles,  
lycée Chateaubriand*